

Note sur le groupe de Panéas

In: Mélanges d'archéologie et d'histoire T. 5, 1885. pp. 303-312.

Citer ce document / Cite this document :

Pérate André. Note sur le groupe de Panéas. In: Mélanges d'archéologie et d'histoire T. 5, 1885. pp. 303-312.

doi : 10.3406/mefr.1885.5914

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/mefr_0223-4874_1885_num_5_1_5914

NOTE SUR LE GROUPE DE PANÉAS.

La sculpture chrétienne, née, semble-t-il, dans les ateliers païens, et lentement développée par des ouvriers malhabiles, attendit la paix de l'Église pour exprimer le dogme avec précision et liberté; encore dut-elle vivre d'imitation le plus souvent, privée qu'elle était de types spéciaux, de documents primitifs. Les légendes, sans doute, parlaient déjà de portraits de la Vierge et du Christ, comme on parla plus tard de ces pieuses images de Saint Luc, de cette Face divine merveilleusement imprimée sur le voile d'une sainte femme; mais où chercher pareils modèles? Eussent-ils existé un temps, les eût-on vénérés, peu à peu les persécutions répétées des empereurs, et même les rigueurs chrétiennes dont fut peut-être victime le culte des images, devaient les faire disparaître. En réalité, les renseignements nous manquent presque de tout point, si nous voulons caractériser de façon un peu nette le vrai type de Jésus; les descriptions des Pères, que l'on s'est plu souvent à réunir avec intention religieuse, ne peuvent nous présenter, parmi leurs contradictions diverses, que des traits de roman, une fantaisie. Un seul texte a donné de plus sérieuses espérances: c'est le passage de l'Histoire Ecclésiastique où Eusèbe cite ce groupe d'airain que l'hémorroïsse guérie aurait fait élever sur la place de Panéas, à la gloire de son Sauveur. En voici la traduction:

“ Cette hémorroïsse qui, les Saints Évangiles nous l'apprennent, reçut du Sauveur guérison de son mal, naquit, paraît-il, en cet endroit (*Panéas*); et l'on montre dans la cité sa maison, et d'admirables témoignages de la bienfaisance du Sauveur envers elle y subsistent. Car il y aurait sur un haut piédestal de

pierre, à côté des portes de sa propre maison, l'image en airain de cette femme, agenouillée et tendant les mains en avant, comme une suppliante. En face, une autre statue du même métal, représentant un homme debout, vêtu décemment d'une diploïde, et tendant la main vers la femme; à ses pieds, sur la base même, croîtrait une sorte de plante étrangère, qui, s'élevant jusqu'à la frange du manteau d'airain, offre un remède efficace à toute espèce de maladies. On a dit que cette statue portait la ressemblance de Jésus. Elle a subsisté jusqu'à notre temps, et nous-même l'avons vue à notre passage dans cette ville. Et il n'y a rien d'étonnant que les gentils d'alors qui avaient reçu des bienfaits de notre Sauveur aient fait pareilles œuvres, quand nous avons vu les images de ses apôtres Paul et Pierre, et celle du Christ même, conservées par les couleurs sur des tableaux; il est vraisemblable en effet que les anciens avaient la coutume païenne d'honorer de cette sorte indifféremment leurs bienfaiteurs (1).»

Ce texte d'Eusèbe, un des plus importants qui touchent l'art chrétien primitif, a soulevé d'intéressantes controverses.

(1) Τὴν γὰρ αἰμορροῦσαν, ἣν ἐκ τῶν ἱερῶν εὐαγγελίων πρὸς τοῦ σωτῆρος ἡμῶν τοῦ πάθους ἀπαλλαγὴν εὐρέσθαι μεμαθῆκαμεν, ἐνθένδε ἔλεγον ὀρμαῖσθαι, τὸν τε οἶκον αὐτῆς ἐπὶ τῆς πόλεως δεῖκνυσθαι, καὶ τῆς ὑπὸ τοῦ σωτῆρος εἰς αὐτὴν εὐεργεσίας θαυμαστά τρόποια παραμένειν· ἐστάναι γὰρ ἐφ' ὑψηλοῦ λίθου πρὸς μὲν ταῖς πύλαις τοῦ αὐτῆς οἴκου γυναικὸς ἐκτύπωμα χάλκεον ἐπὶ γόνυ κεκλιμένον καὶ τεταμέναις ἐπὶ τὸ πρόσθεν ταῖς χερσὶν, ἰσπευούσῃ ἐοικὸς, τούτου δὲ ἀντικρυς ἄλλο τῆς αὐτῆς ὕλης ἀνδρὸς ὄρθιον σχῆμα, διπλοῖδα κοσμίως περιβεβλημένον, καὶ τὴν χεῖρα τῆ γυναικὶ προτεῖνον, οὗ παρὰ τοῖς ποσὶν ἐπὶ τῆς στήλης αὐτῆς ξένον τι βοτάνης εἶδος φύειν, ὃ μέχρι τοῦ κρασπέδου τῆς τοῦ χαλκοῦ διπλοῖδος ἀνίον, ἀλεξιφάρμακόν τι παντοίων νοσημάτων τυγχάνειν· τοῦτον τὸν ἀνδριάντα τοῦ Ἰησοῦ εἰκόνα φέρειν ἔλεγον· ἔμεινε δὲ καὶ εἰς ἡμῶν, ὡς καὶ ὄψει παραλαβεῖν ἐπιδημήσαντας αὐτοὺς τῆ πόλει· καὶ θαυμαστὸν οὐδὲν τοὺς πάλαι ἐξ ἔθνων εὐεργετηθέντας πρὸς τοῦ σωτῆρος ἡμῶν ταῦτα πεποιθέναι, ὅτε καὶ τῶν ἀποστόλων αὐτοῦ τὰς εἰκόνας, Παύλου καὶ Πέτρου καὶ αὐτοῦ δὴ τοῦ Χριστοῦ, διὰ χρωμάτων ἐν γραφαῖς σωζομένας ἱστορήσαμεν, ὡς εἰκὸς τῶν παλαιῶν ἀπαραφυλάκτως οἶα σωτῆρας ἐθνικῆ συνηθείᾳ παρ' ἑαυτοῖς τοῦτον τιμᾶν εἰωθότων τὸν τρόπον. *H. E.* VII, 18, éd. Dindorf, Teubner, p. 315.

Il était difficile de récuser un témoignage si clair, les mots " Nous avons vu „ ; aussi n'a-t-on pas mis en doute l'existence du groupe, mais bien son sujet. Pourquoi interpréter au sens chrétien un motif habituel à la statuaire impériale? la figure de femme agenouillée, c'est une province; l'homme debout, étendant la main, c'est un empereur; on n'a ici qu'une variante de ces représentations symboliques fréquentes sur les médailles et les bas-reliefs. Raoul Rochette, qui développe l'hypothèse d'après Heinichen, va jusqu'à reconnaître la Judée aux pieds d'Hadrien (1).

Pour la légende de l'hémorroïsse, elle se serait formée par une suite étrange d'associations d'idées: l'hémorroïsse se nommait Véronique (2); et Véronique était aussi le nom de cette pieuse femme qui reçut, disait-on, des mains de Jésus le voile portant l'empreinte de la Sainte Face. La confusion se serait faite entre les deux femmes; et, comme les gnostiques prétendaient posséder d'authentiques portraits de Jésus, ils furent portés à créer ou compléter ces curieuses légendes. On sait qu'une étymologie hybride du moyen âge donnait le nom de Véronique au voile lui-même, à la sainte Image, et qu'au douzième siècle, à Rome, les marchands qui en fournissaient les nombreuses copies s'appelaient les " Vendeurs de Véroniques „ (3). D'autre part, Véronique, ou Bérénice, c'est encore Prunicé (4), une forme du Désir des cosmogonies asiatiques, qui dut être représentée dans

(1) Raoul Rochette, *Discours sur les types imitatifs qui constituent l'art du christianisme*, 1834. L'édition de Heinichen est de 1829.

(2) Καὶ γυνή τις ὀνόματι Βερονίκη ἀπὸ μακρόθεν κράζουσα εἶπεν· Αἰμορροῦσα ἤμην (ἐν ἔτεσι δεκαδύω,) καὶ ἠψάμην τοῦ κρασπέδου τοῦ ἱματίου αὐτοῦ, καὶ εὐθέως ἔστη ἡ ρύσις τοῦ αἵματος, δι' ἑτῶν δώδεκα. *Évangile de Nicodème*, VII; Thilo, I, p. 560, 562.

(3) V. Garrucci, *Storia dell'arte cristiana*, t. III, p. 9.

(4) Ηερουνιάς, lascif. V. Maury, *Croyances et légendes*, p. 333 et suiv. Cf. Renan, *L'Église chrétienne*, p. 172 note, p. 345, et *Marc-Aurèle*, p. 541-542.

le culte des Carpocratiens (1), interprétant à leur façon les Évangiles. On peut en conclure, si l'on veut, que le nom de Véronique était en honneur chez les gnostiques; tirer de là même que le groupe de Panéas fut une représentation allégorique des gnostiques, serait subtilité pure.

Quant à chercher ici une province aux pieds d'un empereur, c'est oublier singulièrement les circonstances que nous connaissons. Comment tous les habitants d'une ville, et des visiteurs de passage tels qu'Eusèbe, se seraient-ils trompés au point de méconnaître les traits d'un empereur, surtout d'Hadrien, dont l'effigie a tant de caractère? Il y a bien quelques médailles qui nous montrent Hadrien dans l'attitude que décrit Eusèbe: vêtu de la toge, et la main étendue vers la figure de femme inclinée sur un genou; d'autres fois, il est en conquérant, avec la cuirasse et les insignes du commandement; quant à la Judée, elle a pour caractéristique le palmier, auquel elle est souvent enchaînée (2). Comment conclure des vagues similitudes d'une médaille à la signification d'une œuvre de sculpture considérable?

On a dit qu'Eusèbe doutait lui-même (3); mais sa discrétion, la réserve de ses termes portent plutôt sur l'exactitude de la ressemblance divine que sur l'attribution des personnes; il n'ose affirmer que ce soit là le visage du Christ; mais c'est une statue de Christ. D'ailleurs le second concile de Nicée ne s'est point mépris sur la réelle affirmation du texte, puisqu'il y a puisé un argument formel en faveur du culte des images (4).

Enfin au témoignage d'Eusèbe viennent s'en ajouter d'autres, moins détaillés peut-être, mais qui le confirment évidem-

(1) Irénée, I, 25, 6.

(2) Médailles d'Hadrien: *Restitutori Hispaniae, Restitutori orbis terrarum*; Cohen, *Médailles impériales*, II, pl. V. Pour la Judée, voy. I, pl. XVI.

(3) Bayet, *Recherches pour servir à l'histoire de la peinture... en Orient*, p. 29.

(4) Voy. Hétélé, *Conciliengeschichte*, t. III, p. 470.

ment. Tel est le récit de Macarius Magnès, reproduit et commenté dans les *Antirrhetica* de Nicéphore :

“ En ce temps-là, Bérénice, femme très connue, qui possédait des domaines fort vastes, et gouvernait la grande province des Édessiens, étant délivrée depuis longtemps déjà d'un flux de sang impur, et promptement guérie de l'amère souffrance (après avoir été pendant nombre d'années torturée par une foule de médecins qui n'avancèrent à rien qu'à croître la maladie en une pire douleur), sauvée par le toucher de la frange du Sauveur, fit célébrer jusqu'à nos jours en Mésopotamie, et mieux même par toute la terre cette grande guérison. Car cette femme fit représenter de manière vivante en airain l'image de l'acte même, en sorte qu'il parût chose récente, non d'autrefois (1).”

L'ancienneté de l'ouvrage de Magnès n'est pas douteuse : son apologie du christianisme répond aux pamphlets philosophiques qui se produisirent au temps de Dioclétien ; à le supposer même un peu postérieur aux premières années du quatrième siècle, encore demeure-t-il au moins le contemporain d'Eusèbe (2). Son récit, tout confus qu'il soit et mal écrit, est donc absolument précieux, nous apprenant que la renom-

(1) Τότε δὲ Βερενίκην δέσποιναν ἐπισήμου χωρίου καὶ ἐντιμον, ἄρχουσαν τῆς μεγάλης Ἐδεσσηνῶν πόλεως, ἐκπάλαι τυγχάνουσαν λιθάδων ἀπαλλαγεῖσαν ἀκαθάρτων αἵματος, καὶ πάθους ὀδυνηροῦ τάχος ἐξιαθεῖσαν (ἦν πολλοῖς χρόνοις πολλοὶ βασανίσαντες ἰατροὶ πρὸς τῷ μηδὲν ὠφελεῖσθαι, εἰς χειρίστην ὀδύνην τὸ πάθος εἰσηύξησαν), θίξει σωθεῖσαν Σωτηρίου κρασπέδου, μέχρι τοῦ νῦν ἀοίδιμον ἐν τῇ Μέσῃ τῶν Ἡεταμῶν ἄδεσθαι ἐποίησε, μᾶλλον δὲ ἐν πάσῃ τῇ γῆ τὸ μέγα κατόρθωμα. Αὐτοῦ γὰρ τοῦ πραχθέντος ἡ γυνὴ τὴν ἱστορίαν, σεμνῶς ἀποχαλκεύσασα τῷ βίῳ παρέδωκεν, ὡς ἄρτι τοῦργον γενόμενον, οὐ πάλαι. Nicéphore, *de Magnete*, LI. Je donne le texte du *Spicilegium Solesmense*, I, p. 332-333, à défaut de l'édition Blondel-Foucart.

(2) Voyez la thèse latine de M. l'abbé Duchesne, *De Macario Magnete et scriptis ejus*, 1877, p. 9 et suiv. M. l'abbé Duchesne paraîtrait aujourd'hui abaisser la date de Magnès jusqu'à 360 ou 370 environ ; une note du *Spicilegium Solesmense* (de 1852), I, 333, le portait jusqu'au II^e siècle.

mée de ces statues chrétiennes s'était répandue au delà même de l'Asie Mineure.

Astérius, évêque d'Amasée vers l'an 400, parle aussi du groupe de Panéas, et dit que Maximin le fit disparaître (1). Ce doit être une erreur, puisqu'Eusèbe affirme l'avoir vu; et la destruction en est plus justement attribuée à Julien par Philostorge et Sozomène (2). Si ce n'eût été qu'une statue d'empereur, est-il vraisemblable que l'Apostat l'eût fait mettre en pièces, pour la remplacer par la sienne propre? Et mentionnerait-on les miracles qui suivirent, la foudre tombant sur l'image de Julien, s'il ne s'était conservé une tradition indignée du sacrilège? Ce n'est pas tout: Sozomène raconte que le peuple recueillit pieusement les débris des statues, traînées avec injure au long des rues, et que les images vénérées furent rétablies en secret dans un temple. Elles existaient encore au septième siècle, selon le chronographe Jean Malala: " On voit toujours, dit-il, ces statues dans la ville de Panéas, non plus à l'endroit où elles se dressaient, sur la place centrale, mais transportées à la sainte maison de l'oratoire. Et j'ai trouvé ce monument dans la dite ville „ (3).

Il y eut donc réellement à Panéas un groupe d'airain de statuaire chrétienne primitive; on n'en peut malheureusement fixer la date; au moins doit-on dire à coup sûr qu'on en parlait, à la fin du troisième siècle, comme d'une chose déjà ancienne et bien connue.

Représentons-nous, à pareille époque, cette place de petite ville orientale, (4) ses fontaines ornées de figures chrétiennes, (5) et, proche de la maison de l'hémorroïsse, peut-être transformée

(1) *Excerpta photiana*, Lugd. 1677, t. V, p. 842.

(2) Philost., VII, 2; Sozom. V, 21.

(3) *Chronographia*, X, p. 237, Bonn. Voy. aussi Jean Damascène, éd. Lequien, I, p. 368.

(4) Panéas, appelée aussi Césarée de Philippe, était une ville de Palestine, près de la source du Jourdain.

(5) Philost., *H. E.* VII, 2; dans Bottari, I, 137.

en temple, ce Christ Sauveur tendant une main protectrice à la femme qui s'agenouille humblement à ses pieds (1).

D'après une hypothèse ingénieuse indiquée par Bottari (2), et brillamment reprise par M. De Rossi (3), un sarcophage célèbre du musée de Latran donnerait une idée plus précise du groupe de Panéas. Il s'agit du beau sarcophage (4) dont la face principale, divisée en sections par les colonnes décorées de vigne d'un riche portique, offre, à son centre, le Christ assis sur un trône drapé, au dessus de la demi-figure du Ciel qui soutient un voile; aux deux extrémités, Abraham sacrifiant, et le Christ devant Pilate. Sur la paroi de gauche, Jésus prédit à Saint Pierre son triple reniement (5). Sur la paroi de droite, Moïse frappe le rocher; un Hébreu se penche pour boire; l'hémorroïsse s'agenouille devant Jésus.

(1) Je ne parle pas de la plante miraculeuse, parce qu'elle ne faisait point partie de la sculpture, quoi qu'on en ait pensé (voyez l'édition d'Oxford, 1842, Annot. Var., t. I, excurs. X). Les curieux d'oisives discussions ont eu beau jeu sur cette merveille de botanique, et ont torturé à plaisir la phrase grecque, pourtant des plus simples. Valois n'a-t-il pas prêté à Eusèbe cette belle imagination que la plante ne dépassait pas la frange du manteau pour témoigner au Seigneur sa révérence par son humilité? C'est là d'ailleurs un emprunt à Nicéphore, qui a l'audace, montrant cette intelligence des textes, d'invectiver ensuite les "balivernes", d'Eusèbe (Τὰ ὅσα οὖν τὰ Εὐσεβίου ληρέματα — *Antirr.*, IV, 81, 1). Non; le sens n'est pas douteux, et Rufin l'avait bien rendu. Il s'agit d'une petite herbe qui poussait dans une fente du socle, comme il est naturel; mais une fois qu'elle eut touché, elle aussi, ce manteau divin qui avait guéri la femme malade, elle en garda toujours une vertu bienfaisante; ressemblance délicate et charmante entre la femme et la fleur, qui participaient également de la générosité divine.

(2) T. I, p. 137.

(3) Cf. Grimouard de S^t Laurent, *Guide de l'art chrétien*, t. II, p. 215. C'est à la haute bienveillance de M. De Rossi que je dois la meilleure part de ces observations.

(4) On en trouvera une bonne photogravure dans Roller, *Catacombes*, II, pl. 58.

(5) Il le signifie par trois doigts ouverts de la main droite.

Ce sujet de la guérison de l'hémorroïsse est très fréquent sur les sarcophages: on l'y voit prosternée aux pieds du Christ, comme Marthe et la Chananéenne, dont elle ne diffère que par un point: ses mains touchent le manteau du Sauveur. Des compositions aussi analogues devaient s'attirer et se répondre sur les bas-reliefs, par une simple loi de rythme que l'ouvrier sculpteur observait de lui-même, sans en avoir peut-être bien nettement conscience: il agençait parmi les grandes figures du Christ et des apôtres ces figures inclinées, de moindre dimension (c'était la tradition de l'art païen de grandir la divinité, et même les personnages de marque, au dessus de l'ordinaire taille humaine). Il n'en va pas de même ici; la scène accoutumée prend une importance spéciale: la femme agenouillée dont la taille est proportionnée à celle du Christ, offre un type plus caractéristique, et original; la tête voilée, elle étend les mains en avant, comme une suppliante, sans toucher le manteau, à la différence de tous les types similaires des sarcophages. La description d'Eusèbe ne s'applique-t-elle pas ici tout naturellement? Le Christ est debout, vêtu d'une sorte de toge, la tête de profil, regardant la suppliante vers qui sa main droite est tendue; de sa main gauche il serre les plis du manteau, comme l'Hadrien à tête laurée de certaines médailles (1). Surtout il faut noter qu'il est barbu; et n'est-ce point là un signe curieux, alors que sur le même sarcophage, au centre de la façade, et sur la paroi de gauche, le Christ est représenté imberbe? D'un côté, la figure classique d'Apollon citharède aux traits délicats et juvéniles, aux longs cheveux bouclés et flottants, que la peinture primitive des Catacombes transmettait à la sculpture; de l'autre, une tête forte, barbue; une personne, plutôt qu'un type convenu; une sorte de portrait (2).

(1) Cohen, II, pl. 5.

(2) Comparez avec le sarcophage de S^t Celse, à Milan (Garrucci, t. V, tav. 315), dont une des parois présente la guérison de l'hémorroïsse. Là nous

Ce détail est d'autant plus important qu'il est une des rares exceptions à la règle commune des bas-reliefs chrétiens : le Sauveur au cours de sa vie mortelle est généralement représenté imberbe ; après la Résurrection il est barbu (1).

Enfin les monuments du fond de la scène, aux deux parois du sarcophage, ne vont pas sans ajouter une grande vraisemblance à l'opinion qui reconnaît ici le groupe de Panéas. Immédiatement derrière les figures, on remarque une construction rectangulaire en forme de basilique ; plus loin, tout à l'arrière-plan, deux temples analogues, l'un avec son abside, dont on distingue très bien le chevet cintré, et, de part et d'autre du second temple, deux édifices ronds à coupole, probablement des baptistères. Trois gradins donnent accès au temple le plus rapproché. Sur l'autre flanc du sarcophage apparaît une même disposition ; on voit plus nettement sur la porte de la première église les roses de métal qui l'ornaient, et l'anneau (2). Au tympan de chaque édifice, une petite fenêtre vitrée ; aux architraves sont suspendues des draperies nouées aux montants des portes : Constantin ornait de rideaux de ce genre le front des églises (3). Faut-il énumérer ici, avec le P. Garrucci, les basiliques constantiniennes de Rome ? M. De Rossi préfère voir celles de Jérusalem sur la paroi gauche. De fait, un sarcophage de Milan (4) présente un Saint Sépulcre

voyons la tradition évangélique : Jésus qui marche se retourne, sentant que la femme touche son manteau ; l'hémorroïsse est courbée, non agenouillée.

(1) On s'est autorisé de cette règle pour voir ici un *Noli me tangere*, la Madeleine aux pieds de Jésus ; mais elle n'est pas invariable : le Christ est parfois imberbe dans sa seconde vie (Garrucci, t. V, p. 350, 4 ; t. VI, tav. 446, 4 ; 447, 6).

(2) Garrucci, t. V, p. 46.

(3) Ces édifices, indépendamment du style de l'œuvre entière, pourraient dater le sarcophage : un peu antérieur peut-être à celui de Junius Bassus (359), il aurait été exécuté dans ces années de triomphe qui suivirent la paix de l'Église, à l'époque de cette grande expansion des monuments chrétiens.

(4) Cité plus haut, note 2, page 310.

d'extérieur tout semblable; et, si l'on fait attention au coq monumental perché sur une colonne, entre Jésus et Pierre, on se rappellera l'église *ad galli cantum*, devant laquelle se dressait cette stèle avec son coq de bronze (1). Pourquoi n'aurions-nous point, sur l'autre paroi, les édifices sacrés de Panéas? Ces constructions-là n'ont pas l'air d'un simple ornement; elles ont dû exister quelque part. Il est agréable, en les voyant, de nous transporter à Panéas; et ce premier temple, le plus proche, serait donc l'ancienne maison de l'hémorroïsse, conservée, nous dit Eusèbe, mais conservée sous forme de temple.

Assurément il faut supposer à l'artiste une intention peu commune de vivifier son sujet par le décor, et comme un désir de couleur locale; pourquoi non? le sarcophage est d'un rare travail, œuvre d'habile ouvrier. Les parois latérales sont manifestement moins soignées, comme il convenait à des bas-reliefs destinés à la demi-obscurité; encore ont-ils cette visible originalité de facture. L'artiste a pu connaître les statues du Christ et de l'hémorroïsse, soit à Panéas même, soit par une copie quelconque; l'on n'ignore pas quel constant usage on faisait des anciens modèles dans ces officines de bas-reliefs funéraires (2).

C'est ainsi que l'on posséderait une réduction, affaiblie sans doute et lointaine, de cette œuvre légendaire et réelle de l'art chrétien primitif. Il serait vain d'y chercher une image un peu fidèle de Jésus, et d'en conclure, avec Tertullien ou Saint Jean Chrysostome, à sa laideur ou à sa beauté; mais ce bas-relief a du moins le rare mérite de nous fournir peut-être un nouvel argument de l'existence — si discutée du groupe de Panéas.

(1) On voyait à Rome une colonne du Reniement toute pareille, devant la basilique constantinienne du Latran.

(2) Cf. Le Blant, *Les ateliers de sculpture chez les premiers chrétiens*, 1884.